Patrice YENGO, Les mutations sorcières dans le bassin du Congo. Du ventre et de sa politique

Paris, Éditions Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2016, 340 p.

Andrea Ceriana Mayneri

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45287>

DOI : 10.4000/assr.45287

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 389-391

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Andrea Ceriana Mayneri, « Patrice YENGO, Les mutations sorcières dans le bassin du Congo. Du ventre et de sa politique », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 16 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45287> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45287>

Ce document a été généré automatiquement le 16 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Patrice YENGO, Les mutations sorcières dans le bassin du Congo. Du ventre et de sa politique

Paris, Éditions Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2016, 340 p.

Andrea Ceriana Mayneri

RÉFÉRENCE

Patrice YENGO, Les mutations sorcières dans le bassin du Congo. Du ventre et de sa politique, Paris, Éditions Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2016, 340 p.

- 1 Dans « Ceci n'est pas un sorcier. De l'effet Magritte en sorcellerie » (*Politique africaine*, 146, 2017), Jean-Pierre Warnier pose une « question dérangeante » (il emprunte cette expression à un commentaire d'Alban Bensa formulé à l'occasion du colloque *Justice et sorcellerie* organisé par Éric de Rosny à Yaoundé en 2005) : dans le foisonnement de publications scientifiques portant sur la sorcellerie en Afrique auquel on a assisté depuis les années 1990, une certaine confusion entre, d'une part, le récit et la rumeur et, d'autre part, la « crise avérée », n'aurait-elle pas amené à exagérer l'importance de la sorcellerie dans les dynamiques sociales ordinaires, les relations de pouvoir et l'économie réelle des communautés étudiées ? C'est apparemment, en tout cas, l'opinion de Warnier, qui en fait une question de prudence ethnographique et de précision méthodologique, aussi bien que de déontologie et d'« éthique professionnelle ». Car, pour lui, les deux problèmes s'entrecroisent : en négligeant souvent de distinguer nettement la crise sorcellaire – relativement rare, circonscrite à la victime et intéressant son proche entourage – de la représentation sorcellaire – relayée « à l'envi » par les ragots, les rumeurs médiatiques, les entrepreneurs de la guérison et ceux de la délivrance – un « déluge de publications scientifiques sur le thème » risquerait d'« alimente[r] ce qu'il prétend analyser », autrement dit de faire

proliférer le « théâtre d'ombres » sorcellaires au détriment des registres réels, « sérieux » et pragmatiques de l'action en Afrique.

- 2 Sous d'autres formes (dont je ne pourrai pas souligner ici les différences fondamentales), des critiques similaires avaient été formulées maintes fois dans les années passées, parallèlement à la profusion de publications que cite Warnier et qui me semble aujourd'hui, à vrai dire, nettement en diminution (il serait d'ailleurs intéressant d'en analyser les raisons). Entre autres auteurs, J.-P. Olivier de Sardan en 2010, S. Falk-Moore commentant le travail des Comaroff à la fin des années 1990, F. Bernault à plusieurs reprises dans ses travaux des années 2000 ou, encore, dans la même période, T. Sanders et H. L. Moore, tous ont questionné l'idée d'une prolifération récente du phénomène sorcellaire et, partant, la pertinence des catégories anthropologiques choisies pour décrire ses caractéristiques. Quoi qu'il en soit, l'objection de Warnier est de taille et mériterait des réflexions plus approfondies, que ce soit pour en discuter certaines indications intéressantes (par exemple sur le « type idéal » de la crise sorcellaire) ou, au contraire, pour prendre une distance critique.
- 3 Le livre de Patrice Yengo, *Les mutations sorcières dans le bassin du Congo* (cité par Warnier) me semble, par son ambition même, une solide réponse aux objections qui précèdent. Car dans ces dix chapitres denses et stimulants, il est certes question d'une sorcellerie *kindoki*, mais surtout du devenir historique et social de l'architecture du matrilineage dans le bassin du Congo. Autrement dit, s'agissant de sorcellerie, l'auteur évite de s'enfermer dans l'impasse que représenterait l'alternative entre le fait et l'énoncé (avec comme corollaire la réabsorption du deuxième terme dans le premier, ou vice-versa) pour montrer comment, sur ce terrain congolais, la violence sorcière est en relation métonymique avec l'effondrement des règles de filiation et des liens d'alliance. Il s'agit bien d'« effondrement », de « délitement », de « désarticulation » : le choix de Yengo – que je partage pleinement – est de réfléchir non pas à partir de la (crise de) sorcellerie, mais plutôt des vulnérabilités qui frappent des « communautés humaines en souffrance », au sein desquelles une « conflictualité de proximité » révèle, en creux, la « démente sorcellaire de la machine capitaliste et le caractère pathologique de sa rationalité » (p. 16, 20, 26, 85). Du coup, l'enjeu (précisé dans une introduction remarquable, y compris pour certaines fulgurances linguistiques qui ponctuent aussi bien tout le livre) n'est pas de faire le lien entre les fragilités qui affectent ces sociétés équatoriales et la permanence, ou le renforcement, des schèmes de l'accusation sorcellaire. On le sait : pour défendre la pertinence de ce lien, tissé entre la crise moderne (familiale, sociale, économique ou politico-militaire) et la sorcellerie, l'explication mécaniciste se condamne à faire resurgir le spectre de la tradition, plus ou moins forte ou même, selon un terme en vogue, résiliente. Selon Yengo, au contraire, l'actualité de l'entreprise sorcière découle premièrement des caractères propres à ces rapports marchands, fondés sur le principe d'une « accumulation sans fin », qui affectent la souveraineté lignagère et ébranlent la sorcellerie/*kindoki* par laquelle le groupe se préservait, non sans violence, contre toute forme de désagrégation (p. 82-84). Autrement dit, c'est la forme particulière prise par un système économique contemporain – ultra-capitaliste, globalisant, individualiste et prédateur – qui travaille ces sociétés équatoriales de façon éminemment sorcellaire : voici un constat (que les Comaroff avaient déjà proposé au début des années 1990) précieux pour bien d'autres terrains non-africains (le travail de M. Taussig en Amérique du Sud demeurant dans ce sens une source intarissable d'inspiration).

- 4 Sur ces prémisses, Yengo peut ensuite montrer, dans le sillage des travaux de G. Althabe, de G. Dupré ou, plus récemment, d'A. Marie, comment l'urbanisation, le processus d'individualisation et la séniorisation politique des cadets sociaux instaurent une menace particulière, d'autant plus destructrice qu'elle travaille désormais « de l'intérieur » d'un cadre lignager et familial qui n'est plus apte à la contenir. Car, comme l'avait aussi observé Balandier, la première et plus radicale mutation au cœur du matrilineage consiste dans l'inversion des rôles entre la figure de l'oncle maternel (*ngudi ankazi*), qui « engendre symboliquement ses "neveux" [...] à travers le ventre de sa sœur », et celle du géniteur biologique, père procréateur d'enfants qui appartiennent au (ventre du) clan de son épouse (p. 60 sq.). La première partie du livre de Yengo est largement consacrée à cette analyse (à la croisée de l'anthropologie historique et de la psychanalyse) des désordres qui ont affecté toute la grammaire lignagère : une fois qu'est rompu le « balancement morbide » entre paternité et avuncularité, entre alliance et filiation (p. 57), l'ensemble des rapports familiaux se transforme en conséquence, depuis le couple adelphique frère-sœur, en passant par le couple parental (p. 139), jusqu'aux relations conjugales, filiales et fraternelles. Résultat : aujourd'hui, « nous avons affaire à une autorité affaiblie de part en part, qui ne sait dire ni la loi du clan, ni celle de la modernité » (p. 47).
- 5 La crise de sorcellerie, avec son cortège de doutes et d'accusations, de souffrances et de violences, ne se limite pas à redire en termes métaphoriques ces conflits structurels. Elle est plutôt un moment spécifique de l'affrontement désormais séculaire de deux pouvoirs sorcellaires inégaux. À la loi, autrefois implacable, d'intégration forcée dans le lignage, s'oppose désormais la logique qui façonne un sujet postcolonial, à savoir un individu illusoirement autonome, dont l'existence n'est validée, à ses propres yeux et à ceux de ses proches, que par l'accumulation et la consommation insatiable de biens marchands. Qu'on songe à l'insulte (déjà citée par J. Tonda dans ses travaux) « espèce d'individu ! », qui se répand au Congo au lendemain de l'Indépendance (p. 211) ; ou à cette autre forme de sorcellerie, connue dans la région équatoriale francophone à travers l'expression « vivre heureux, mourir jeune », qui consiste à vendre à la société des sorciers sa jeune vie, en échange de la jouissance d'une richesse soudaine, affectée et fatalement fuyante.
- 6 En s'écartant du prisme psychanalytique *stricto sensu*, le reste du livre suit les télescopages de ces principes sorcellaires divergents, à travers différentes situations sociales et historiques, en prenant garde de mettre toujours en avant leur lien avec les errances de cadres familiaux et lignagers « souffrants ».
- 7 Je signalerai en particulier les développements à propos de la bataille engagée par l'administration coloniale et les missions chrétiennes contre les structures de l'alliance matrimoniale, via la suppression de la dot, la promotion des couples monogamiques, l'invention de la figure de « l'épouse » (p. 92 sq.). De surcroît, Yengo peut proposer un éclairage nouveau sur deux figures récurrentes de la sorcellerie en Afrique équatoriale, celle du « fusil nocturne » et celle des « maris de nuit ». L'apparition du « fusil » (attaque sorcellaire nocturne avec des connotations sexuelles plus ou moins explicites) est associée par l'auteur à l'affaiblissement d'alliances matrimoniales qui se traduit, depuis bien avant l'Indépendance, dans la menace que le mari-géniteur et le clan de son épouse représentent dorénavant l'un pour l'autre (p. 97) ; quant aux « maris » et « femmes de nuit », qui hantent le sommeil de personnes auxquelles elles font vivre des expériences sexuelles oniriques, Yengo en retrace l'origine dans les soupçons que

suscitent depuis l'époque coloniale les activités et les déplacements de pères et sœurs chrétiens. Eux-mêmes célibataires, se maintenant réciproquement à distance, ils prétendent cependant réformer la vie affective des autres, leurs habitudes sexuelles et les modèles de l'enfance (p. 102).

- 8 Tout aussi intéressantes sont les pages consacrées aux permutations de sens entre, d'une part, les figures du géniteur biologique et de l'oncle maternel *ngudi ankazi* et, d'autre part, celles du « père de la Nation », chef de l'État et du Blanc-Mundele en position avunculaire ; on peut en dire autant des passages consacrés à la culture du vandalisme et du brigandage en lien avec le conflit aînés-cadets sur fond de sursauts guerriers (p. 196-202), ou ceux sur les « figures tutélaires » de l'histoire de cette partie du Congo.
- 9 Le livre de Yengo, on l'aura compris, est une œuvre féconde et, par moments, particulièrement complexe, mais à côté des fulgurances et des analyses mentionnées ci-dessus, certains passages sont restés pour moi quelque peu obscurs. L'ancrage pluridisciplinaire, entre anthropologie de la parenté, psychanalyse, histoire coloniale et analyse postcoloniale, y est peut-être pour quelque chose, tout comme le style d'écriture adopté par l'auteur. Quant à la bibliographie, elle est intéressante et non-conventionnelle. On remarque néanmoins l'absence presque totale du travail d'Evans-Pritchard (du coup la distinction entre *witchcraft* et *sorcery* est attribuée à M. Douglas, p. 11), alors que celui-ci avait fourni, dès les années 1930, de précieuses indications pour appréhender la place des sentiments et comportements antisociaux (haines, jalousies, envies, ragots, calomnies) dans la circulation des accusations de sorcellerie entre proches.
- 10 En fermant le livre de Yengo, je suis tenté d'en tirer une conclusion à l'opposé des remarques de Warnier. Car, dans l'ensemble, cet ouvrage est aussi une invitation à renouer avec une analyse classique des transformations et des tribulations de la parenté, dans cette partie de l'Afrique où le conflit s'insinue jusqu'au cœur des solidarités familiales et des alliances lignagères. Dans ce sens, j'estime qu'on a de bonnes raisons d'imaginer que, dans un futur proche, certaines souffrances familiales ne cesseront de s'étendre et, avec elles, de nouvelles formes de l'attaque sorcellaire que d'autres recherches anthropologiques devront s'efforcer d'éclairer. Je pense en particulier à cette scène déjà ancienne, à la répétition de laquelle on a assisté au cours de l'été 2017, lorsque le Président français a tenu à réaffirmer la subordination de l'aide pour la « stabilisation » et le développement du continent africain à la réduction de la natalité – des propos auxquels je n'ai pas pu m'empêcher de revenir en lisant le livre de Yengo et notamment les chapitres sur la politique coloniale familiale. Mais plus encore que ces mots du Président, quiconque fréquente aujourd'hui ces régions équatoriales sait combien l'agenda des programmes de développement, ceux de l'aide humanitaire et des fabriques de l'expertise mettent l'accent, une fois encore, sur la nécessité d'analyser (ou scruter), d'expliquer et, partant, de réformer les intimités familiales africaines, suivant ainsi les préceptes de ce programme politique et économique international que je veux appeler, avec Yengo, « sorcellerie ».